



Septembre a fait mûrir le beau raisin vermeil
Aux penchants des coteaux que le grand soleil dore ;
Et se sentant déjà prise par le sommeil,
La terre lutte, et d'un sang nouveau se colore.

Les bois ont déjà pris les couleurs de l'automne.
Les champs où sont passés les rudes moissonneurs
Perdent dans l'horizon leur ligne monotone
Que traversent, furtifs, les rapides chasseurs.

Mais dans le ciel d'azur brille le beau soleil
Et la vaste forêt de ses rayons se dore ;
La terre lutte, et d'un sang nouveau se colore,
Septembre a fait mûrir le beau raisin vermeil.

(CLEMENT VAUTELET)

LA LÉGENDE D'UN PLONGEUR (*)

Quoique l'industrie à laquelle se prête la "Cloche à plonger" ne soit pas ancienne, elle a pourtant sa légende." Jack (tel est le nom d'un plongeur qui vivait à la fin du dernier), raconte M. Alphonse Esquiros, habile écrivain, avait été occupé depuis quelques semaines à recueillir les débris d'un naufrage, quand un jour il vit apparaître à l'une des fenêtres de la cloche une figure pâle, avec de longs cheveux entremêlés d'algues marines. Il avait bien entendu parler de la beauté des sirènes (ménéades) qui sont, comme tout le monde le sait, les plus ravissantes des femmes ; mais Jack n'avait jamais cru qu'il pût exister de créature aussi parfaite. D'une voix plus douce que le gazouillement des vagues sous une fraîche brise, elle lui dit :

— Je suis un des esprits de la mer : à cause de ton bon naturel, je t'ai distingué d'entre tes compagnons et je te protégerai, mais à une condition : c'est que tu

sauras me reconnaître sous toutes les formes dans les quelles il me plaira de m'envelopper.

La vision disparut, et Jack demeura fort surpris avec une grande joie au fond du cœur. A partir de ce moment, tout lui sourit : où les autres plongeurs ramassaient un écu, il en trouvait trois. Se souvenant de ce que lui avait dit la sirène, il eut grand soin de traiter en amis tous les habitants de la mer. Au moment où la cloche descendait dans l'eau, il voyait distinctement sous ses pieds, à quelque distance, des poissons et d'autres animaux marins ; mais il avait grand soin de ne pas les effrayer. Plus d'une fois, lorsque la cloche remontait à la surface, et qu'une légère vapeur tiède couvrait d'un nuage les verres de sa prison, il cherchait du regard la belle dans la mer, car il aurait bien voulu la revoir. Elle ne se montra jamais. Cependant, tout continuait à prospérer ; sa femme et ses enfants commençaient à croire qu'il avait de la peau de phoque séchée sous ses vêtements et que cela lui portait bonheur. Il n'avait pas, en effet, osé leur parler de cette maîtresse aux yeux vert-de-mer qui veillait sur lui.

(*) "Le fond de la mer," par Léon Renard.

Un jour, pourtant, il travailla plusieurs heures de suite sans rien trouver ; une houle profonde troublait la lumière dans l'intérieur de la cloche et l'empêchait de distinguer les objets. Comme il revenait chez lui de mauvaise humeur, il rencontra un affreux polype que le mouvement du reflux venait de laisser sur le sable. Jack l'écrasa du pied et s'en alla manger sa soupe. Le lendemain, alors qu'il était redescendu au fond de la mer, quelle fut sa terreur en apercevant, à travers les parois de sa cloche, non plus l'attrayante figure de la sirène, mais un monstrueux requin. L'animal s'approcha jusqu'au-dessus de la tête du plongeur et lui dit :

— Tu m'as désobéi, donc tu mourras.

En effet, quelques jours après, un accident survint dans la machine, et Jack fut noyé.

* * *

Il y a tout lieu de croire, dit M. Esquiros, que la mer est encore plus riche que la terre, après les millions de naufrages qui ont englouti des fortunes royales. Le mirage de cet or dormant au fond des eaux a troublé le sommeil de plus d'un plongeur. Des trésors sont sans doute enfouis dans les sables, caressés par les vagues, mais où les chercher ? Comment trouver la clef de ces coffres-forts de l'océan ? Passe encore quand on connaît à peu près le site du naufrage ; mais qui dira dans quelles eaux ont échoué les vaisseaux de l'Armada ?

Ce chantier de travail sous-marin est une sorte de loterie où chacun des plongeurs cherche à gagner le gros lot. On demandait à l'un d'eux s'il ne craignait pas de s'embarrasser dans les tas de câbles, au fond de ces noirs labyrinthes. Il répondit : "Quand on craint, on ne se fait point plongeur."

Dans les grands vaisseaux où les escaliers sont raides et profonds, où les cabines s'étendent dans de longs corridors sombres, le danger est que le plongeur n'entortille son tube à air autour de quelque objet malencontreux et ne suspende ainsi pour lui-même la source de la vie. Comment retrouver son chemin dans cette nuit pour revenir sans encombre à la lumière ? Monté sur le pont, l'intrépide chercheur veut se frayer un chemin vers les principales cabines, et là tout est noir, horrible, désolé ! Des masses froides, informes, ténébreuses flottent autour de son casque ; ce sont les cadavres des noyés. Il lui faut marcher à tâtons comme un aveugle. Est-il enfin assez heureux pour se dégager de ces obstacles et reconnaître sa route, tout triomphant, il envoie à la surface la précieuse cassette qu'il a saisie dans un coin mystérieux, puis retourne chercher fortune dans les flancs caverneux du navire.

Des différents travailleurs qui sont en commerce avec la mer, le plongeur est peut-être celui qui assiste aux scènes les plus mélancoliques.

Un diver (plongeur) qui avait exploré en 1865 les débris d'un vaisseau naufragé près des côtes de l'Ecosse, le *Dalhousie*, racontait un sombre épisode de l'histoire de l'abîme.

Chaque fois qu'il descendait dans la grande cabine, il trouvait une mère à genoux dans l'attitude de la prière et serrant ses deux enfants entre ses bras, tandis que d'autres cadavres étaient restés accrochés avec les ongles aux poutres du plafond. Ces tristes spectacles ne sont pas rares dans la vie du plongeur.

Un autre de ces ouvriers sous-marin qui avait été employé à fouiller un navire échoué sur les côtes de l'Irlande, disait à M. Siebe qu'il entraînait souvent dans une cabine et s'arrêtait à regarder dans une des cases, berths, une jeune femme aux longs cheveux dénoués que le mouvement de l'eau faisait flotter comme des algues. "Je me serais bien gardé, ajoutait-il, de la troubler dans son sommeil, ni de la déranger de sa couche ; où aurait-elle pu trouver une plus paisible tombe ?"

Un jeune militaire, dont la fiancée avait péri dans un naufrage en revenant d'Australie, ayant entendu dire que des plongeurs occupés à rechercher les restes du navire, y avait trouvé une jeune personne morte ; il se familiarisa avec leurs pratiques et descendit au fond de la mer. Là, dans une cabine, il découvrit en